

—Hélas !

En prononçant ces deux syllabes, la voix du général s'était faite misérable et dévoilée.

—Et votre traitement ! le comptez-vous pour rien ? demanda le banquier.

—Quoi !... vous m'avancerez ?...

—Votre prochain trimestre : parfaitement oui...

Ce disant, le banquier avait attiré à lui une feuille de papier, sur laquelle il traça rapidement quelques lignes ; puis tendant la feuille au général.

—Datez et signez, dit-il... je vais vous remettre l'argent.

M. Mendès prit le papier d'une main tremblante et le conserva quelques secondes, hésitant.

Déjà, il venait de perdre ce qui représentait la vie des siens pendant trois mois ; et voilà que, maintenant...

Mais son hésitation ne fut pas longue ; il pensa qu'avec les piastres qu'on allait lui remettre, il pourrait regagner cette fortune qu'il avait tout à l'heure devant lui.

Il prit la plume et signa.

—Vous avez remarqué, dit M. Jackson, que j'ai laissé la somme en blanc.

—Eh bien ! dit-il timidement, donnez-moi cinq cents piastres.

—Vous ne voulez que cela ? fit négligemment le banquier ; ne trouvez-vous pas préférable de jouer avec de grosses sommes ? On dirige son jeu avec bien plus d'assurance...

—Vous avez raison, murmura le général, qui se sentait irrésistiblement entraîné... Mon trimestre est de mille piastres, donnez-moi mille piastres.

Il inscrivit lui-même la somme, et tendit le papier à M. Jackson qui, après l'avoir minutieusement vérifié, le serra dans un portefeuille.

Ensuite, il tira de la caisse une liasse de banknotes et une poignée d'onces qu'il déposa devant le général, en lui disant :

—Comptez.

Rapidement, M. Mendès feuilleta les banknotes et, sans prendre le temps de compter les onces, il les fourra dans sa poche et tout courant, rejoignit la salle de la roulette.

Comme au début, le même employé lui trouva une place, et il recommença à pointer.

Mais la veine l'avait abandonné, et il n'eut même pas les chances de sa précédente tentative.

A peine gagna-t-il quelques coups insignifiants, la peur de perdre l'avait rendu prudent.

Et ce fut, peu à peu, par petites sommes, qu'il vit s'en aller sous le râteau du croupier les mille piastres à lui avancées par M. Jackson.

Cette défaite avait duré plus longtemps que l'autre ; aussi était-il énérvé, épuisé.

Quand son dernier enjeu eut été ratissé, il resta là un moment, n'en croyant pas ses yeux, suivant les coups, de même que son prédécesseur sur la chaise qu'il occupait ; et il ne s'en alla que bousculé pas d'autres joueurs qui réclamaient brutalement la chaise qu'il occupait inutilement.

Il chercha, pendant quelques instants, à s'imaginer qu'il avait rêvé, qu'il était le jouet d'un cauchemar, qu'il s'éveillerait tout à l'heure, dans sa chambre, heureux d'échapper à l'angoisse épouvantable qui lui étreignait la poitrine.

Un incident insignifiant le rappela à la réalité.

Une soif ardente lui desséchait la gorge : il voulut demander à boire ; mais ayant machinalement tâté ses poches, il constata qu'elles étaient vides, absolument vides ; pas la plus petite pièce de monnaie, pas même de quoi payer à l'hôtel les menues frais du cocher et du cheval.

Alors, il se décida à sortir : minuit venait de sonner ; la brise marine apportait un peu de fraîcheur ; cela lui fit du bien, et il reprit possession de lui-même.

Mais il n'en sentit que plus vivement l'horreur de sa situation.

Non, ce n'était pas un rêve, non il n'était pas le jouet d'un cauchemar : il avait bien joué et perdu l'argent qui devait faire vivre les siens pendant six mois, le trimestre touché et le trimestre à venir.

C'était, pour sa femme et pour sa fille, une vie de privations et de misère.

Jamais il n'oserait leur avouer la folie qu'il avait

commise et, à la pensée même de se trouver devant elles, il frissonna.

Un flot de sang lui monta à la tête... Sa main, qu'il avait mise dans sa poche, sentit la crosse de son revolver, et alors, subitement, comme la solution fatale de sa situation désespérée, l'idée du suicide lui vint.

Et, sortant le revolver, il en appuya, d'une main tremblante, le canon sur sa tempe.

Cependant, comme il allait presser la détente, une hésitation immobilisa son doigt.

—C'est mal, pensa-t-il, c'est mal et c'est lâche...

En même temps, une main lui saisit vigoureusement le poignet, et le revolver tomba sur le sol.

—Qu'est-ce que vous alliez faire général ? s'écria une voix émue.

M. Mendès regarda, avec des yeux hébétés, l'individu qui lui parlait et, le reconnaissant recula.

—Vous ! balbutia-t-il, vous ! monsieur Miquet !

—Moi-même, général, fit l'ingénieur, moi que le hasard a envoyé juste à temps, pour vous empêcher de commettre ce crime... Voyons, vous avez donc oublié que vous avez une femme et une fille ?

—Laissez-moi ! fit le général d'un ton brusque.

—Ah ! non, par exemple ! je ne vous quitte pas, et même, si vous le permettez je m'emparerai de ceci.

En prononçant ces mots, il se baissait et mettait le revolver dans sa poche.

—Confisqué, dit-il d'un ton plaisant ; et maintenant, mon cher monsieur Mendès, confiez-moi vos petites affaires.

—Ne plaisantez pas, monsieur, fit le général avec l'accent d'une profonde tristesse ; car c'est votre refus d'épouser ma fille qui m'a poussé à une folie irréparable... que dis-je ?... à un crime !

—Mais, général, répliqua l'ingénieur, vous avez mal compris... comment aurais-je pu refuser d'épouser Mlle Merced, que j'aime de toute mon âme.

M. Mendès regarda le jeune homme en face, pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui.

—Vous paraissez douter de la sincérité de mes paroles, reprit Pierre Miquet, et vous avez tort. Je vous avais dit : "Attendez que nous soyons devenus riches."—Voilà tout.

Le général hocha la tête désespérément :

—Voilà tout ! murmura-t-il ; et c'est pour cela que j'ai joué... j'ai perdu plus que je ne possédais !

—Je le sais, fit Miquet ; j'étais là-haut et je vous ai vu...

—Vous m'avez vu !... ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté ?

Miquet eut un brusque haut le corps :

—Vous arrêter !... mais je m'en serais bien gardé ! A un certain moment, vous aviez près de quarante mille piastres devant vous.

—Que la banque m'a reprises.

Miquet eut un mauvais rire.

—Cela arrive parfois, répliqua-t-il ; j'ai vu aussi que M. Jackson vous faisait signer un papier, en échange duquel il vous a remis une jolie somme.

—Une somme que j'ai perdue.

—Eh ! exclama l'ingénieur, vous avez mal joué vous vous êtes laissé enlever cela par petits paquets... et puis, voulez-vous que je vous dise ? la chance était épuisée, il aurait mieux valu attendre au lendemain.

Le général courba la tête :

—Je suis ruiné, balbutia-t-il, j'ai perdu deux trimestres de mon traitement !

Miquet s'écria d'un ton léger :

—Et vous alliez faire faillite d'un trimestre à la caisse de l'honorable M. Jackson !... car, si vous vous étiez brûlé la cervelle, tout à l'heure l'administration des finances aurait refusé de payer la délégation dans trois mois.

Puis, d'une voix chaude, presque attendrie :

—J'ai l'air de plaisanter, dit-il ; mais au fond je suis peiné, très peiné de la situation en laquelle vous vous trouvez et je voudrais pouvoir vous sauver.

M. Mendès se prit la tête à deux mains, dans un geste désespéré, et murmura :

—Me sauver ! me sauver ! C'est impossible.

Miquet paraissait en proie à de profondes réflexions ; soudain, il s'écria :

—Peut-être.

Le général se redressa et, le saisissant par le bras.

—Oh ! ne me donnez pas un faux espoir, implora-t-il.

—Cela dépendra de vous.

—De moi ! oh ! parlez, je vous en supplie.

—Ce soir, je ne puis ; mais demain, nous causerons ensemble.

—Et vous pensez pouvoir me tirer d'embarras ?

—J'en suis presque sûr.

—Presque !

—En ce monde, est-on jamais sûr de rien ?

M. Mendès avait pris entre les siennes les mains de Pierre Miquet, balbutiant :

—Ah ! mon ami... mon ami...

—Alors, c'est entendu, fit l'ingénieur ; attendez-moi demain pour déjeuner.

—C'est entendu ; mais, en ce cas, je puis retourner à la villa.

Pierre Miquet fronça légèrement les sourcils :

—Non, dit-il après avoir réfléchi ; il est préférable que vous couchiez à Panama... vous enverrez demain un mot à Mme Mendès pour la prévenir.

—Je coucherai et j'enverrai un mot demain matin, répéta le général docilement.

—Et si vous refusez mes propositions...

—Si je refuse ?... balbutia le général en tremblant.

—Eh bien ?

—Que voulez-vous dire ! Parlez, je vous en conjure.

—Eh bien ! je vous rendrai votre revolver, conclut Pierre Miquet d'une voix dure.

—Oh ! mon cher Miquet, ne parlez pas ainsi ! murmura l'infortuné général, sauvez-moi, ou plutôt sauvez ma femme et ma fille, je suis prêt à tout.

—Rassurez-vous, répliqua l'ingénieur, je suis sûr que nous nous entendrons.

Les deux hommes gagnèrent silencieusement l'hôtel où était descendu le général ; puis ils se quittèrent en se promettant de se revoir le lendemain.

Etant seul, Pierre Miquet reprit d'un pas rapide le chemin du *Phoenix-salon* ; mais à peine, après avoir franchi le seuil, eut-il jeté un regard dans le halle où était installé le comptoir de M. Jackson, qu'il laissa échapper une exclamation désappointée.

Le banquier n'était plus là.

—Voilà qui est fâcheux, murmura l'ingénieur.

Puis, après un moment :

—Baste ! demain il sera temps de causer, d'autant plus qu'il me faut prendre quelque repos avant de me rendre à l'hôpital ; je ne veux pas qu'un autre que moi recueille le dernier soupir de cet excellent ami, M. l'abbé Rigal.

Et, après avoir souligné ces paroles d'un petit éclat de rire cruel le misérable s'en fut se coucher.

#### XV.—PIERRE MIQUET EXPOSE SON PLAN A L'HONORABLE M. JACKSON.

Le lendemain de cette scène, M. Jackson était dans son cabinet.

La pendule marquait huit heures et demie et le banquier était de fort mauvaise humeur.

Chez lui, cette disposition d'esprit ne se manifestait par aucune expression ennuyée de physiologie ; jamais un muscle de ce visage impassible, impénétrable, se tressaillait.

Il fumait son cigare, en chassant les bouffées avec autant de régularité qu'à l'ordinaire et son attitude était aussi raide que lorsqu'il était content.

Seul, son domestique eût pu dire que M. Jackson n'était pas dans son assiette : dès son arrivée, le banquier s'était fait apporter un flacon de whisky dont il absorbait, à intervalles égaux, toute une série de petits verres.

C'était là le baromètre unique, mais certain, indiquant qu'il faisait mauvais temps dans le cerveau de l'honorable Américain ; ces jours-là, les employés, prévenus obligamment par le domestique, se tenaient sur leurs gardes ; car pour la moindre erreur dans un calcul, le moindre lapsus dans une lettre, une faute de langue ou un chiffre mal formé, M. Jackson se livrait sur son personnel à une épuration sans limites. (A suivre)